

Le féminin dans l'homosexualité masculine

Jean-Philippe Guéguen

17 janvier 2024

« De plus je comprenais maintenant pourquoi tout à l'heure, quand je l'avais vu sortir de chez Mme de Villeparisis, j'avais pu trouver que M. de Charlus avait l'air d'une femme : c'en était une ! Il appartenait à la race de ces êtres, moins contradictoires qu'ils n'en ont l'air, dont l'idéal est viril, justement parce que leur tempérament est féminin, et qui sont dans la vie pareils, en apparence seulement, aux autres hommes ; là où chacun porte, inscrite en ces yeux à travers lesquels il voit toutes choses dans l'univers, une silhouette intaillée dans la facette de la prunelle, pour eux ce n'est pas celle d'une nymphe, mais d'un éphèbe. Race sur laquelle pèse une malédiction et qui doit vivre dans le mensonge et le parjure, puisqu'elle sait tenu pour punissable et honteux, pour inavouable son désir, ce qui fait pour toute créature la plus grande douceur de vivre ; qui doit renier son Dieu, puisque même chrétiens, quand à la barre du tribunal ils comparaissent comme accusés, il leur faut devant le Christ et en son nom, se défendre comme d'une calomnie de ce qui est leur vie même ; fils sans mère, à laquelle ils sont obligés de mentir toute la vie et même à l'heure de lui fermer les yeux ; amis sans amitiés, malgré toutes celles que leur charme fréquemment reconnu inspire et que leur cœur souvent bon ressentirait ; mais peut-on appeler amitiés ces relations qui ne végètent qu'à la faveur d'un mensonge et d'où le premier élan de confiance et de sincérité qu'ils seraient tentés d'avoir les ferait rejeter avec dégoût, à moins qu'ils n'aient à faire à un esprit impartial, voire sympathique, mais qui alors, égaré à leur endroit par une psychologie de convention, fera du vice confessé, l'affection même qui lui est la plus étrangère, de même que certains juges supposent et excusent plus facilement l'assassinat chez les invertis et la trahison chez les Juifs pour des raisons tirées du péché originel et de la fatalité de la race ? »

M. Proust, A la recherche du temps perdu¹

Ce passage édifiant de la 'Recherche du temps perdu', nous plonge dans la question du féminin dans l'homosexualité masculine. Pourquoi, dans l'imaginaire, l'homosexualité masculine est-elle à ce point associée au féminin ? Que nous disent ces injures et ces caricatures que l'homosexualité masculine suscite, injures et caricatures qui ont toujours à voir avec une féminisation de l'homme homosexuel ? L'homosexualité porterait-elle en elle une confusion des genres, une absence de frontière claire entre le masculin et le féminin ? Pourrait-elle nous aider à mieux nous représenter ce que signifient et ce que suscitent ce concept chez l'homme comme chez la femme ?

L'histoire de l'homosexualité masculine est marquée, de façon constante par la question du féminin. Karl Heinrich Ulrichs (1825-1895), un juriste homosexuel allemand, est à l'origine de la théorie du « troisième sexe ». Il crée le terme *Urnig* (uranien) pour désigner les homosexuels, qui ne pouvaient selon lui, qu'être attirés par les *Dioning* (dionien)

¹ Proust M. : A la recherche du temps perdu, Sodome et Gomorrhe, (1921), Tome 4, Jean de Bonnot, Paris, 1989.

hétérosexuels puisque l'homosexuel en tant que « femme » devait désirer les « hommes »². Magnus Hirschfeld (1868, 1935), contemporain de Freud, qui crée à Berlin le premier institut de sexologie au monde en 1918, défend l'idée de « stades intermédiaires sexuels » (*Sexuelle Zwischenstufen*) avec une échelle allant de la masculinité à la féminité, indépendamment du sexe biologique. L'homosexualité une « nature singulière » marquée par des « sensations sexuelles contraires », « une certaine manière d'invertir en soi-même le masculin et le féminin » nous dit Michel Foucault³. Jusqu'au début du 20^{ème} siècle les homosexuels seront qualifiés d'invertis, avant que le terme homosexuel (proposé dès les années 1860 par le hongrois Karl Maria Kertbeny (1824-1882) s'impose. « Selon Michel Foucault, le choix du mot contribua à la formation d'une catégorie sociale et d'une identité immanente. Les sodomites commettaient des actes sodomitiques, les homosexuels étaient considérés et commençaient à se voir eux-mêmes, comme porteurs d'une identité innée et peut-être immuable »⁴.

Se pose ainsi quand on parle d'homosexualité (masculine ou féminine) une question importante : évoque-t-on une pratique sexuelle, une conduite sexuelle, ou considère-t-on que l'acte (sexuel) constitue le sujet, qu'il est *homosexuel*, que cela le spécifie ? Du côté sociétal et des militants, la réponse est claire : l'homosexualité est une identité, un marqueur, ne serait-ce que parce qu'elle est minoritaire, plus ou moins rejetée et persécutée. Du côté de la théorie psychanalytique c'est plus ambigu. Le sexuel et la sexualité ce n'est évidemment pas la même chose. L'homosexualité est acceptée quand on reste dans le contexte de la bisexualité psychique. Mais la sexualité homosexuelle reste suspecte. Elle a longtemps été assimilée à la perversion. Ce n'est que sous la pression des mouvements sociaux, du rejet de plus en plus grand de toute forme de discrimination que l'homosexualité s'est normalisée y compris dans le discours analytique, sans qu'il n'y ait eu de véritables critiques des différentes théories qui se sont succédé. Un seul exemple : Roger Dorey voyait dans l'homosexualité masculine un choix contraint, où la construction d'un fétiche, équivalent du pénis, n'a pas réussi et oblige à un changement de sexe du partenaire. Il y a chez l'homosexuel, un état d'aliénation profonde dans lequel il est placé et maintenu par la mère, le garçon vivant avec la mère « une relation duelle, non médiatisée, (...), une relation spéculaire de nature foncièrement narcissique » où le père est discrédité. En 1995, au congrès de la FEP, il dresse un tableau très déterministe et sans nuance de l'homosexualité⁵ qu'il décrit comme une structure, allant jusqu'à voir dans le SIDA « la destructivité manifeste de soi et de l'autre » qui révèle « le travail que mène en profondeur la pulsion de mort à l'état de déliaison ».

Il n'est guère plus simple d'aborder et de tenter de spécifier le féminin, thème de notre séminaire (avec le masculin). Il conviendrait déjà de distinguer l'adjectif et le substantif. Le féminin et le masculin sont un couple d'opposés qui renvoient à la femme et à l'homme, chacun renvoyant à un imaginaire, à un destin pétri de stéréotypes qui marque de façon durable le devenir du petit de l'homme. Il est clair que la qualification de masculin ou de

² Aldrich et all. : Une histoire de l'homosexualité, Seuil, Paris, 2006.

³ Foucault M. : Histoire de la sexualité, tome 1, La volonté de savoir, Gallimard, Paris, 1979

⁴ Aldrich R. et all. : *ibid.*

⁵ Dorey R. : La problématique homosexuelle masculine : une approche structurale, Bulletin de la Fédération Européenne de Psychanalyse, N° 44, Printemps 1995

féminin est une donnée culturelle, anthropologique extrêmement variable selon les peuples ou les ethnies. Aujourd'hui le féminin et le masculin sont bousculés par la revendication d'égalité entre les sexes, par le désir d'amoindrir les différences et plus encore par les questions autour de l'identité de genre. Les repères qui structuraient nos comportements, nos habitudes, nos lieux de vie et d'échange sont bouleversés par cette nouvelle donne et il est important de comprendre et de revenir sur ce que dit la psychanalyse sur le féminin. Son discours est-il dépassé, est-il toujours d'actualité ? Comment s'adapte-t-il au nouveau discours sociétal qui semble fondamentalement remettre en cause la différence des sexes ?

En évoquant le féminin dans l'homosexualité masculine j'ai conscience d'être un peu à la traîne, d'avoir un temps de retard. Comme si l'homosexualité n'était plus un sujet. Mais je suis frappé par l'absence d'auto-critique sur tout ce qui s'est dit et a été écrit par le passé. La psychanalyse ne se décrédibilise-t-elle pas en ignorant des prises de positions parfois très péremptoires qui n'ont jamais vraiment été discutées ou remises en cause ? Aujourd'hui, c'est la crainte de la discrimination qui occupe le devant de la scène, sans plus de nuance. Ceci devrait nous alerter sur notre compréhension et notre analyse des comportements dans une société mouvante en perpétuel remaniement. Et si les questions autour du féminin, du masculin, de l'homosexualité, sont passionnantes c'est parce qu'elles sont en prise directe avec les changements sociétaux qu'il nous faut entendre et tenter d'élaborer.

*

Pour Freud, c'est seulement avec la puberté « que s'instaure la séparation tranchée des caractères masculin et féminin, une opposition qui, par la suite, exerce comme nulle autre une influence décisive sur la configuration de la vie des êtres humains »⁶. Mais Il précise que cette opposition entre le masculin et le féminin se « volatilise » dès qu'on tente de l'approcher et qu'il faut la décomposer dans au moins trois directions : tantôt au sens d'activité et de passivité, tantôt au sens biologique et enfin au sens sociologique.

La première de ces trois significations est celle qui est la plus déterminante pour la psychanalyse. « la libido est qualifiée de masculine, car la pulsion est toujours active, même là où elle s'est assignée un but passif ». Il résulte de cette approche différenciée qu'il n'existe pas de pure masculinité ou de pure féminité : « chaque personne prise isolément présente bien plutôt un mélange de son caractère sexué biologique et de traits biologiques de l'autre sexe et un assemblage d'activité et de passivité ».

« L'opposition entre masculin et féminin qui est introduite par la fonction de reproduction, ne peut pas encore être présente au choix d'objet pré-génital. A sa place nous trouvons l'opposition entre tendances à but actif et tendances à but passif, qui se soudera plus tard à l'opposition des sexes »⁷.

« Masculin et féminin se réduit, pour l'approche psychologique, aux caractères de l'activité et de la passivité, c'est-à-dire à des propriétés qu'on peut déterminer, non pas à partir des pulsions elles-mêmes, mais à partir de leurs buts »⁸.

⁶ Freud S. : Les 3 essais, 1905, OCF, Tome VI, PUF, Paris, 2006.

⁷ Freud S. : La disposition à la névrose de contrainte, 1913, OCF, Tome XII, PUF, Paris, 2005.

⁸ Freud S. : L'intérêt que présente la psychanalyse, OCF tome XII, p 116.

A la fin de sa vie, dans 'L 'Abrégé' (1938) sa position n'a pas changé : « c'est avec le caractère d'une grande énigme que se dresse devant nous le fait biologique qu'est l'existence de deux sexes, point ultime de notre connaissance, nous mettant au défi de le ramener à autre chose. La psychanalyse n'a en rien contribué à éclaircir ce problème, il relève à l'évidence tout entier de la biologie ».

Freud n'a de cesse de souligner cet écueil : ce qui nous aide à différencier le masculin et le féminin est une « équation empirique et conventionnelle manifestement insuffisante ».

Et nous connaissons tous cette conclusion de l'Abrégé qui constate que les formations psychiques les moins accessibles à l'influence de la psychanalyse sont :

- Chez la femme, le plus souvent le souhait de pénis
- Chez l'homme, la position féminine envers son propre sexe qui a bien sûr pour présupposé la perte de son pénis.

Or, l'homosexualité masculine tenterait-elle une position féminine vis-à-vis de son propre sexe sans perte de son pénis ? C'est à mon sens ce que Freud démontre avec brio dans 'L'Homme aux loups'⁹.

Il nous rappelle que le but sexuel du jeune Sergueï (depuis la séduction par la Nania) était un but passif : être touché à l'organe génital. Puis par régression au stade sadique-anal, il se transforme en celui masochiste d'être châtié, puni. A ce stade, selon Freud, il est indifférent pour le jeune garçon de savoir s'il atteindra son but avec un homme ou une femme. Mais l'activation de la scène originaire dans le fameux rêve le ramène à l'organisation génitale : « Il découvrait le vagin et la signification biologique du masculin et du féminin. Il comprenait qu'actif équivalait à masculin et passif à féminin. Son but sexuel passif aurait dû maintenant nécessairement se transformer en but féminin et revêtir l'expression : être coïté par le père. Ce but féminin tombait désormais sous le coup du refoulement et devait nécessairement se laisser remplacer par l'angoisse devant le loup ».

« Si tu veux être satisfait par le père il te faut, comme la mère, en passer par la castration ; mais ça je n'en veux pas. Donc une nette protestation de la masculinité ».

Implicitement est énoncée par Freud une équation qui pourrait se résumer en : homosexualité masculine = castration = position féminine

Par la suite « la position féminine envers l'homme, écartée par l'acte de refoulement » se retire sur la symptomatologie intestinale. Le trouble intestinal dont souffre Sergueï (à l'âge adulte) s'est mis au service du courant homosexuel refoulé. A travers les lavements, il répète la scène originaire : un homme lui administre le clystère, comme dans un acte d'accouplement et libère l'enfant/excrément. Le lavement lui permet à chaque fois une véritable « renaissance ».

« Avoir été mis au monde par le père, comme il l'avait initialement pensé, être satisfait sexuellement par lui, lui faire cadeau d'un enfant, cela au prix de sa masculinité et exprimé

⁹ Freud S. : A partir de l'histoire d'une névrose infantile, 1914, OCF, Tome XIII, PUF, Paris, 1988.

dans la langue de l'érotisme anal : avec ces souhaits se clôt le cercle de la fixation au père, par-là l'homosexualité a trouvé sa plus haute et plus intime expression ».

On voit à travers cet exemple quel lien intime Freud institue entre homosexualité masculine et passivité. « La masculinité narcissique de l'organe génital » entre en conflit « avec la passivité du but sexuel homosexuel ». Le moi est confronté à deux motions sexuelles antagonistes masculine et féminine : l'une qui est conforme au moi, l'autre qui offense l'intérêt narcissique.

Dans *'La psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine'*¹⁰ (1920) Freud s'interroge sur trois aspects insuffisamment dissociés dans l'homosexualité : le choix d'objet, le caractère sexué et la position sexuée, « comme si la décision sur l'un des points était nécessairement connectée à celle de l'autre ». Cette remarque fondamentale introduit plusieurs niveaux de compréhension du fait homosexuel qui n'est pas « aussi simple que ne le dit volontiers sa présentation à l'usage populaire ». Dans cette évocation de « trois séries de caractères », Freud oppose le caractère sexué somatique (en référence à l'hermaphrodisme physique et à la question de l'innéité), le caractère sexué psychique (en référence à une position masculine ou féminine) et le choix d'objet.

On peut donc définir l'homosexualité selon trois niveaux de « caractères » en des termes et qui ne sont pas forcément corrélés entre eux et qui, forcément complexifient ce que l'on entend communément par « homosexualité » :

- d'identification (masculine/féminine)
- de position (masculine/féminine indissociablement liée au couple actif/passif),
- de choix d'objet sexué (masculin/féminin).

Avant de poursuivre, faisons un petit détour par Ferenczi qui a écrit plusieurs articles sur l'homosexualité

Ferenczi :

Dans *'L'homoérotisme : nosologie de l'homosexualité masculine'*¹¹, Ferenczi considère que l'homosexualité masculine est une façon de recréer la relation primitive à la mère, d'aimer inconsciemment sa propre personne, il souligne que le rapport sexuel avec une personne de son sexe n'est qu'un « symptôme » qui peut aussi bien être la manifestation d'une maladie que l'expression de la vie psychique normale. Surtout, il tente de distinguer l'homosexuel « passif » et l'homosexuel « actif », question que Freud n'avait pas abordée. Pour Ferenczi l'homosexuel « passif » qu'il nomme « inverti » présente une véritable inversion de son moi propre. Il se sent femme dans son rapport aux hommes. Il s'habille en femme et reste fixé à un stade précoce de son développement. Chez l'homosexuel « actif » c'est seulement l'objet

¹⁰ Freud S. : De la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine, 1920, OCF, Tome XV, PUF, Paris, 1996.

¹¹ Ferenczi S. : L'homoérotisme : nosologie de l'homosexualité masculine, 1912, Psychanalyse Tome II, Paris, Payot, 1970.

qui est inversé. Il le qualifie d' « homoérotique d'objet », le rapproche des « névrosés obsessionnels typiques » et constate que des guérisons peuvent se produire.

Si la démonstration de Ferenczi est un peu caricaturale, elle a le mérite de différencier clairement deux des caractères que Freud évoque dans *'De la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine'*¹² (le caractère sexué et la position sexuée) et d'introduire également une différence entre une conduite (un type de sexualité) et une expression de la vie psychique.

Dans son *'Journal clinique'*¹³ il a cette remarque étonnante concernant l'homosexualité féminine qui est « quelque chose de très normale, aussi normale que l'hétérosexualité masculine » car la femme a pour premier objet la mère. Et il ajoute : la fixation au père (pour un garçon] est « absolument anormale », car elle est « en contradiction avec l'anatomie que je tiens (contrairement à Freud) pour fondamentalement déterminante pour la psychologie ». Il considère que l'homme devient « féminin » pour rétablir « la relation hétérosexuelle première, même si c'est à l'envers »¹⁴.

A ce point de notre réflexion il nous faut essayer de tenter de définir « le féminin » dont on aura compris à quel point il se relie, pour Freud au couple actif/passif qui lui-même se relie au biologique et à la différence des sexes.

Le féminin

Simone de Beauvoir¹⁵, dans les années cinquante, affirmait : « on ne naît pas femme, on le devient ». En lien avec les mouvements féministes, elle montrait que « la femme » est une construction sociale, culturelle, anthropologique. La femme (ou l'homme) : une identité qui ne va pas de soi et qui s'inscrit dans des normes qui évoluent selon les époques. Même si Freud a été beaucoup critiqué par les mouvements féministes, on découvre qu'il ne dit pas autre chose : « Il ne revient pas à la psychanalyse de prétendre décrire ce qu'est la femme, mais d'examiner comment elle le devient, comment la femme se développe à partir de l'enfant à prédisposition bisexuelle » (la féminité).

Si l'identité sexuée peut-être posée en termes d'homme et de femme, qu'en est-il du masculin et du féminin ? Qu'est-ce qui définit l'un par rapport à l'autre ? Peut-on se contenter de rattacher au sexe anatomique des qualités intrinsèques que nous considérons aujourd'hui comme stéréotypées ? Ne faut-il pas reconnaître avec Freud que ces notions se « volatilisent » dès qu'on tente de les définir et qu'elles sont essentiellement culturelles ?

Pourtant, l'idée du masculin par opposition au féminin est un marqueur, une différenciation qui fait loi ; c'est un des éléments fondamentaux de la structuration d'une communauté humaine. « Masculin-féminin est la première différence que vous faites quand vous rencontrez un autre être humain et vous êtes habitués à faire cette différenciation avec une

¹² Freud S. : De la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine, ibid.

¹³ Ferenczi S. : Journal clinique, 1932, Payot, Paris, 1985.

¹⁴ Ferenczi S. : Psychologie collective et analyse du moi de Freud, 1922, Psychanalyse Tome III, Œuvre complètes, Payot, Paris, 1974.

¹⁵ De Beauvoir S. : Le deuxième sexe, 1949, Gallimard, Paris, 1976.

certitude exempte d'hésitation ». L'opprobre à l'encontre de l'homosexualité masculine est sans doute liée à ce franchissement qui atténue, voire efface, la différence entre l'homme et la femme. Il y aurait une limite indépassable, une rupture de sens quand l'homme s'autorise à avoir une « position féminine » ou des identifications féminines. Et il est frappant de constater qu'il n'y a pas, de ce point de vue, de symétrie entre le féminin et le masculin. L'homme n'est jamais invité -y compris par les femmes elles-mêmes- à rejoindre le modèle féminin. Le féminin n'est ni envié, ni valorisé. Il est toujours déprécié. Le devenir femme est du côté de la castration. Qu'une femme occupe une position « virile » peut être l'objet de railleries, mais ce ne sera jamais un scandale aussi grand que celui d'un homme donnant l'impression de renoncer à sa « virilité ». On est bien renvoyé ici à la castration et au féminin. Comme si *l'horreur du féminin*, compensée par tout ce que l'on a tenté d'idéaliser du côté du féminin et- surtout- du maternel, était un au-delà, un impensable pour l'homme (comme pour la femme) car le confrontant trop à l'angoisse de castration. Il y a là un des éléments manifestes d'une condamnation radicale de l'homosexualité masculine qui tend à prouver que ce n'est pas l'acte homosexuel -une relation entre deux personnes de même sexe- qui choque, mais bien le bouleversement des identités, le risque de confusion entre le masculin et le féminin, la rupture anthropologique que pourrait représenter un homme qui, parce qu'il a une relation avec un autre homme « fait la femme ». L' Iran qui pénalise très lourdement l'homosexualité masculine, propose en toute légalité aux homosexuels de se faire opérer et de changer de sexe. Le scandale de l'homosexualité masculine semble tout entier contenu dans ce possible amoindrissement du masculin avec, derrière cette représentation et cette assertion, la haine du féminin - chez l'homme, comme chez la femme.

Il nous faut, avec Stoller, reconnaître que l'assignation de sexe, -essentiellement sur une base anatomique-, amorce un processus qui mène à l'identité de genre. La communauté des hommes invente un « destin » à partir de l'anatomie et induit chez le garçon une identification au « masculin » et, chez la fille, une identification au « féminin ».

Mais les notions de masculin et de féminin achoppent sur une réalité à la fois indéfinissable et très tranchée. Ne doit-on pas admettre que le masculin et le féminin renvoient à des fantasmes, à un imaginaire très éloigné de la réalité anatomique ? Il ne s'agit pas de nier ces deux concepts intangibles mais de les penser comme un couple d'opposé, comme une dialectique qui ouvre sur une forme de créativité - une fécondité ! - qui permet de penser *l'autre sexe*, sans l'enfermer ou le clôturer dans des stéréotypes figés.

La perception de la différence (et pas seulement des sexes) est toujours un mur plus ou moins haut, plus ou moins difficile à franchir. L'altérité est source d'étrangeté et d'inquiétude. La différence oblige à un travail psychique, à une métabolisation qui prend en soi, qui accueille, transforme, rejette, ou dénie. Le masculin, pas plus que le féminin, ne peut-être un, unique, inamovible. Il peut être un idéal qui devient démesuré et tyrannique.

Ce que Freud a ouvert comme voie c'est que le masculin et le féminin n'ont peut-être pas tant à voir avec *l'homme* et avec *la femme*. En tout cas, qu'il ne saurait y avoir une coïncidence parfaite et qu'il nous faut distinguer le sexe (anatomique), la sexualité, la représentation de soi, tant sur le plan physique que psychique. Ce qui est déjà en soi un premier scandale, une atteinte à l'idéal masculin, à la notion de virilité tellement importante

dans les représentations communes. « Il est indispensable de se rendre clairement compte que les concepts de « masculin » et de « féminin », dont le contenu paraît à l'opinion courante si dénué d'ambiguïté, sont pour la science parmi les plus confus »¹⁶. Il ne saurait y avoir de pure masculinité ou de pure féminité : « chaque personne prise isolément présente bien plutôt un mélange de son caractère sexué biologique et de traits biologiques de l'autre sexe et un assemblage d'activité et de passivité »¹⁷.

Activité/passivité

Pour Freud¹⁸, l'opposition entre masculin et féminin qui est liée à la fonction de reproduction, ne peut pas être présente au choix d'objet prégénital : « à sa place nous trouvons l'opposition entre tendance à but actif et tendance à but passif qui se soudera plus tard à l'opposition des sexes ». C'est peut-être cette « soudure » pour lui tellement évidente, qui mériterait d'être interrogée¹⁹. Il ajoute que le courant passif est alimenté par l'érotisme anal et que c'est l'accentuation de cet érotisme qui laissera chez l'homme une prédisposition significative à l'homosexualité.

L'activité est liée à la passivité dont elle se distingue ou plutôt dont elle se dégage. C'est parce que l'enfant subit une scène de passivité sexuelle qu'il va y avoir une participation (active) au plaisir. Activité et passivité sont indissociables. Même si la pulsion peut avoir des buts passifs, celle-ci est toujours active, « elle est activité pure, elle n'est même que cela »²⁰. La libido est qualifiée de « masculine » en référence à la pulsion qui est « active »²¹.

Pour André Green²², la pulsion est toujours active et seuls les buts sont actifs ou passifs et encore considère-t-il que le couple activité/passivité doit être compris comme « une propriété structurale de la pulsion ». L'un ne peut se concevoir sans l'autre, même quand l'un occupe le devant de la scène, « il est toujours habité par l'ombre portée de l'autre ». Il souligne que le Moi est doublement passif par rapport à la pulsion et à l'objet.

Dans la suite d'André Green, Thierry Bokanowski²³ distingue chez l'homme une passivité « primaire » et une passivité « secondaire ». La passivité secondaire met en relation le « féminin » avec le père, tandis que la passivité primaire met en relation le « féminin » avec la mère. Le refus du féminin (chez l'homme) est à entendre du côté du « refus actif des fantasmes de passivation en relation aux soins, à la séduction et à la « folie » maternelle ». Pour cet auteur, l'objet primaire induit, chez le garçon, comme chez la fille, une identification primaire au maternel et au féminin. C'est au cours de cette phase qu'il qualifie de *phase*

¹⁶ Freud S. : Les trois essais, p 158, ibid.

¹⁷ Freud S. : Les trois essais, ibid.

¹⁸ Freud S. : La disposition à la névrose de contrainte, 1913, OCF, Tome XII, PUF, Paris, 2005.

¹⁹ Dans la 33ème leçon d'introduction à la psychanalyse (1932 : la féminité) il déconseille de faire coïncider actif avec masculin et passif avec féminin, même si c'est le comportement que l'on observe dans les organismes sexués élémentaires (spermatozoïde/ovule).

²⁰ Girard M. : Le masculin actif, Revue française de psychanalyse, 62/2, 1998.

²¹ Freud S. : L'organisation génitale infantile, ibid. Il n'y a pas un primat du génital mais un primat du phallus. Être une femme ne coïncide pas pour l'enfant avec le manque de pénis. Au stade de l'organisation prégénitale sadique-anale, on ne peut pas encore parler de masculin/féminin car l'opposition dominante est entre actif et passif.

²² Green A. : Passivité-passivation : jouissance et détresse, Revue française de psychanalyse, 63/5, 1999.

²³ Bokanowski T. : Les enjeux de la passivité chez l'homme, Revue française de psychanalyse, 63/5, 1999.

féminine primaire que l'enfant s'identifie à la mère mais aussi au désir de la mère pour le père. Bokanowski voit dans certaines formes d'homosexualité une incapacité à faire le deuil de la relation passive et féminine primaire avec des points de fixations qui peuvent devenir prévalents et favoriser un refus du féminin.

Accepter la passivité c'est accepter l'autre en soi, c'est avoir la capacité d'accueillir l'excitation. Selon Paul Denis²⁴, cette forme psychiquement active de réceptivité pourrait définir le féminin, que l'on soit homme ou femme.

On le voit les concepts d'activité et de passivité restent indissociablement liés au masculin et au féminin et pris dans une forme de contiguïté avec l'homosexualité, l'homosexualité masculine en particulier, qui reste fondée sur l'idée d'une position passive et/ou féminine par rapport au père. Mais il est intéressant de souligner que pour nombre d'auteurs cette « passivité » concerne d'abord la relation à l'objet primaire (la mère), lien déterminant dans le développement psychosexuel. De ce point de vue on peut considérer que lorsqu'on parle de position féminine par rapport au père il s'agit plutôt d'une passivité secondaire. Enfin, on retiendra avec Catherine Chabert²⁵, que le mouvement mélancolique est une des voies de détournement de la passivité et on peut se demander si l'homosexualité n'a pas aussi à voir avec un évitement du féminin (mélancolique), si elle ne traduit pas une difficulté à faire le deuil de l'objet primaire ou, plus précisément, de la qualité du lien à l'objet primaire. Si la relation objectale nécessite d'être séparée de l'objet, l'investissement narcissique de celui-ci est une façon de ne pas le perdre, de ne jamais en faire totalement le deuil.

Identité masculine et identité féminine

Il y a un déterminisme dès la naissance à inscrire l'enfant dans une identité sexuée qui se veut incontestable et invariable. Elle implique un destin. Un destin déterminé par l'anatomie mais surtout, - par ce que les hommes vont faire de ce destin. « Il se produit un choix concernant le fait d'être un garçon ou une fille, à un moment de la vie où le rapport sexuel est complètement méconnu »²⁶.

Ce « choix » dont la plupart des auteurs s'accordent à reconnaître la précocité et la quasi-immuabilité, porte en lui la question de l'être, de la capacité à dire « je ». Je suis un garçon/ou je suis une fille apparaît ainsi comme un des premiers déterminants de la construction du sujet. Il participe d'un processus de subjectivation. Il est une première assise narcissique ; il inscrit l'être dans une appartenance à un des deux groupes fondamentaux constitutifs de l'humanité : les hommes et les femmes. Il est une obligation à *être*.

Mais si cette identité est d'emblée offerte (proposée, voire imposée) elle ne va pas de soi ; elle reste tout entière à construire. Pour le garçon « la masculinité-encore-à-crée est mise en péril par l'union profonde avec la mère, une expérience empreinte de félicité » nous dit

²⁴ Denis P. : Etats de la passivité, Revue française de psychanalyse, 63/5, 1999.

²⁵ Chabert C. : Les voies intérieures, Revue française de psychanalyse, 63/5, 1999.

²⁶ Pommier G. : Quelques conséquences du concept de « désistement » pour baliser le champ des homosexualités, Clinique méditerranéenne, 2002-1, N° 65, p 79-93.

Robert Stoller²⁷ qui souligne que le garçon a à combattre un conflit qui est épargné aux filles : le besoin de régresser à l'état originel d'union avec la mère.

Pour André Green²⁸, les développements masculin et féminin diffèrent considérablement du fait des modifications de vécu corporel. Les étapes prégénitales sont parcourues selon des vécus spécifiques. Il cite par exemple la contiguïté entre le vagin et l'anus chez la fille qui fait de l'anus un double de l'organe sexuel.

Jacqueline Godfrind²⁹ dans un article sur '*L'identité féminine et identité du féminin*', note que le pénis, parce qu'il est un référent anatomique visible, parce qu'il est un « attribut », est du côté de l'avoir, tandis que l'expression d'un féminin « en creux » est du côté de l'être. Problématiques de l'avoir et de l'être qui concernent autant l'homme que la femme. Comme d'autres auteurs, elle souligne à quel point ce qu'elle nomme « le pénis universel » a refoulé le vagin -mais aussi l'utérus- et tout ce qui touche à une certaine spécificité du génital féminin. Elle le qualifie de féminin primaire³⁰.

Winnicott et le féminin pur

Winnicott³¹ parle d'éléments masculins et féminins chez l'homme et la femme, considérant que les termes « actif » et « passif » ne sont pas appropriés. Il souligne que l'élément de l'autre sexe peut être complètement clivé, c'est-à-dire que l'homme (ou la femme) peut se révéler incapable d'établir un lien avec la partie clivée. Il constate « une dissociation presque totale relative à l'autre sexe, dissociation qui s'est constituée très tôt en relation avec des facteurs extérieurs et qui s'amalgame à des dissociations ultérieures organisées en défenses s'établissant sur des identifications croisées ». Pour Winnicott l'élément féminin *pur* est du côté de l'être : dans le contexte de la relation à l'objet, c'est l'identité qui fournit à l'enfant la base indispensable sur laquelle il pourra être et qui lui permet d'établir un sentiment de self. A l'opposé, la relation objectale de l'élément masculin à l'objet présuppose la séparation et serait du côté de l'avoir.

Sa théorie souligne l'importance des éléments masculins et féminin dans les deux sexes et nous ramène du côté de l'être (féminin) et de l'avoir (masculin) : l'élément masculin *fait* alors que l'élément féminin *est*. Mais surtout Winnicott insiste sur le fait que l'élément féminin n'a rien à voir avec la pulsion cette dernière étant le propre de l'élément masculin, ce qui ouvre la voie à une théorisation du « féminin » qui, sans s'opposer à la théorisation freudienne centrée sur la pulsion et le phallus, rejoint une problématique très présente dans la clinique des états limites autour du sentiment d'être (*sense of being*) qui est pour lui antérieur à

²⁷ Stoller R. : Bisexualité et différence des sexes, NRP, 1973, N°7.

²⁸ Green A. : La sexualisation et son économie, Revue française de psychanalyse, 1975, 39/5-6.

²⁹ Godfrind J. : Identité féminine et identité du féminin, Revue française de psychanalyse, 1993, 57/5, spécial congrès.

³⁰ J. Godfrind considère que ce qui spécifie le féminin dans les deux sexes c'est « cette mémoire obscure d'une première rencontre avec l'humain, la mère ». C'est cette relation primordiale qui détermine très précocement l'organisation psychique du bébé : « une relation primitive de trou à trou, féminin primaire pour les deux sexes, rencontre avec une mère vampire qui, par son « trou aspirant » draine les forces vives de son bébé.

³¹ Winnicott D.W. : Clivage des éléments masculins et féminins chez l'homme et chez la femme, 1966, Nouvelle revue de Psychanalyse, 1973, N° 7.

« être-un-avec » confrontant le sujet à des angoisses primordiales du côté de l'irreprésentable et de l'irreprésenté.

Le refus du féminin

Pour Jacqueline Schaeffer³² le refus du féminin est un mode de refus de la différence des sexes, car la différence est insupportable au narcissisme. On a projeté sur le sexe féminin toute la haine de l'étranger et de l'étrange. La jouissance féminine est sans cesse interrogée. C'est le « mystère du féminin », en partie liée à l'invisibilité du sexe féminin par opposition au sexe masculin qui ne fait pas mystère de sa présence (anatomique) mais aussi de son état d'excitation et produit une semence témoin de la jouissance. C'est un élément de réalité -au risque d'une sexualité « opératoire »- là où le sexe féminin est caché, « en creux » et où l'excitation et la jouissance ne sont pas toujours perceptibles voire peuvent être simulées et fantasmées. Dans ce contexte « le féminin » est devenu une notion plus abstraite, un objet de fantasme, à différencier de la « féminité » qui se distingue du féminin en ce qu'elle est visible. La féminité se montre, elle s'exhibe et fait « bon ménage avec la problématique phallique »³³. Elle tente de rassurer l'angoisse de castration des hommes comme des femmes. C'est pour faire face à cette angoisse du féminin, que les femmes ont recours à la féminité : « si le surinvestissement narcissique des hommes porte sur le pénis, c'est leur corps tout entier que les filles et les femmes peuvent investir comme "tout phallique" accroché à la réassurance du regard de l'autre »³⁴.

Dans ce contexte on comprend que le « féminin » n'est pas qu'une simple opposition au masculin. Le féminin est à entendre comme un concept métapsychologique (ce que le masculin n'est pas). S'il y a d'un côté le primat du phallus avec « le pénis universel », investi d'une valeur symbolique qui en fait un organisateur psychique dans les deux sexes, le féminin, lui, renvoie à la castration qui joue le même rôle d'organisateur psychique dans les deux sexes.

*

Judith Butler, philosophe américaine qui a écrit sur l'identité de genre, critique le discours freudien -et par extension celui de la société- en se demandant s'il ne repose pas sur une présomption d'hétérosexualité. Quand on parle d'homosexualité -masculine ou féminine- parvient-on à se dégager vraiment d'un schéma hétérosexuel ? Est-ce qu'il y a forcément du féminin et du masculin, de l'actif et du passif. Parvient-on à se représenter deux masculins ou deux féminins ensemble, donc deux de même sexe dans une relation commune ?

Pour Judith Butler³⁵ cette « présomption d'hétérosexualité » repose sur le dogme de la différence sexuelle, qui force à nous interroger sur ce qu'est un homme ou une femme. Elle conteste le caractère « naturel ou évident » de l'hétérosexualité. Elle critique la dimension hiérarchique qui s'est établie entre culture et nature, où la culture impose un sens à la nature. En transformant le sexe en genre, on cherche à établir « le caractère construit du genre, son

³² Schaeffer J. : le refus du féminin, Epîtres, PUF, Paris, 1997.

³³ Schaeffer J. : Le refus du féminin, ibid.

³⁴ Schaeffer J. : Le refus du féminin, ibid.

³⁵ Butler J. : ibid.

statut non naturel et non nécessaire ». Elle se demande jusqu'à quel point la « matérialité du corps » est une construction psychique. Position pas si éloignée de Freud quand il dit que la science attire notre attention « sur le fait que des parties de l'appareil sexué masculin se trouvent aussi bien dans le corps de la femme, bien qu'à l'état atrophié, et de même dans l'autre cas. (La science) voit dans cette présence l'indice d'une double sexuation, d'une bisexualité, comme si l'individu n'était pas homme ou femme, mais chaque fois les deux, si ce n'est qu'il a de l'un bien plus que de l'autre »... « Ce qui fait la masculinité ou la féminité est un caractère inconnu, que l'anatomie ne peut saisir »³⁶. Mais Butler va plus loin quand elle critique ce qu'elle appelle la « matrice hétérosexuelle du désir », que l'homosexualité, justement, interroge, là où Freud dit que « La vie sexuelle est dominée par la polarité masculin-féminin ». Or, derrière cette polarité se soude la différence des sexes qui est bousculée pour ne pas dire niée par les théories sur l'identité de genre. Or, le fait homosexuel semble indissociable d'une identité sexuelle déterminée très précocement dont on peine à définir clairement les contours quand on s'aventure sur le terrain du masculin et du féminin. Je n'ai pas le temps de développer plus mais on pressent que tous ces sujets ouvrent vers la bisexualité qui est un des concepts princeps de la psychanalyse.

A l'origine de la mythologie freudienne il n'y a qu'un être « un », unisexué. La différence des sexes c'est la coupure, c'est la sexuation (du latin : *secare*, couper). Cette constitutionnalité primordiale, confirmée par l'embryogenèse et la biologie laisse entrevoir que la différence des sexes est d'abord une *différenciation* des sexes à partir d'une matrice commune, potentiellement bisexuée, qui permet -en fonction de l'imprégnation hormonale – un devenir homme ou femme. Une imprégnation et une différenciation qui commencent dès le quatorzième jour de la vie embryonnaire. Avec cette particularité que l'homme « naît » de la femme, dans la mesure où ce sont les androgènes qui modifient les organes sexuels en organes masculins, contrairement à d'autres mythologies qui préfèrent penser que l'homme est premier et que la femme naît de lui.

On perçoit les conséquences considérables -philosophiques, éthiques, épistémologiques, psychanalytiques- selon que l'on considère qu'il y a deux sexes d'emblée là, créés ex nihilo, ou que l'on pense que l'un procède de l'autre -en laissant de côté la question de la prééminence de l'un sur l'autre. S'il y a une coupure (épistémologique) entre les deux sexes, l'affaire est presque entendue : il y a une différence, une opposition, qui détermine une destinée, un devenir. Tout emprunt à l'autre sexe peut être considéré comme une « déviance » ou une déviation. A l'inverse, si un sexe procède de l'autre, si les deux sexes ont une base physiologique commune et se différencient sous l'influence de facteurs biologiques, culturels, sociologiques et anthropologiques, alors la « déviance », les emprunts à l'autre sexe, le métissage, sont autant d'aléas et d'itinéraires de vie qui font de la sexuation, non pas une coupure infranchissable, mais un destin, une histoire dont les déterminants sont multiples. N'est-ce pas ce que Freud veut dire quand il parle de « constitution bisexuelle » ? Devrait-on parler de différenciation des sexes plutôt que de différence des sexes ?

*

³⁶ XXIIIème leçon de psychanalyse, La féminité, 1932.

Il reste que ce couple « d'opposé » installe et détermine l'idée d'une coupure et d'un manque dans notre culture occidentale à l'inverse de ce que l'on peut observer dans la culture orientale, en particulier asiatique, fondée sur l'harmonie et la réunion des contraires. Ainsi, le Yin et le Yang dont la théorisation remonte au III^{ème} Siècle BC. Ce couple d'opposé tente de conjuguer l'unité et la dualité. Il recoupe largement ce que nous dénommons masculin et féminin, mais le Yin et le Yang se veulent parfaitement complémentaires et constituent *ensemble* un cercle parfait. Le cercle, on le sait, est une figure géométrique dont l'essence narcissique est une évidence, car donnant l'impression de se suffire à lui-même, d'être tout sauf une figure de l'incomplétude.

Le Yin, c'est le principe féminin, auquel on associe la lune, la fraîcheur, l'obscurité, la réceptivité, mais aussi le négatif et le dominé. Le Yang, c'est le principe masculin auquel se relie le soleil, la chaleur, la luminosité, l'élan, l'action, le positif et le dominant.

Il est frappant de voir comment, même dans des cultures très éloignées, les notions de masculin (Yin) et de féminin (Yang) restent déterminées par la différence des sexes qui apparaît comme un fait anthropologique. On peut en faire une lecture critique, mais on ne peut que s'interroger sur ces déterminants, sur ces représentations psychiques quasi universelles, sur notre sentiment d'incomplétude et notre rapport à la différence des sexes. Et nous pourrions conclure avec Gérard Pommier que « le sujet aime décidément ce qui, imaginativement, le complète : il aime au défaut de son être l'autre avec lequel il rêve de faire « un ». Il aime avant de savoir ce que la sexualité veut dire, de genre à genre : c'est un choix d'objet d'amour avant d'être un choix d'objet sexuel. Le sexe calme comme il peut, secondairement, la blessure d'amour ».

Nota Bene : Pour des raisons de confidentialité les vignettes cliniques exposées lors de ce séminaire ne figurent pas dans ce texte.